

## FEUILLETON

## LE CAPITAINE AUX MAINS ROUGES

## XIII

La sœur du citoyen de Brutus.

(Suite.)

— « Oui, une plainte, et une belle ! » répéta Marianic. Elle tira sa quenouille de sa ceinture, et les mains jointes sur ses genoux, elle commença :

C'est ma fille âgée de quinze ans

Qu'a promis un voyage

A Sainte-Anne d'Auray

Dans la Basse-Bretagne ;

Dans la Basse-Bretagne, dans la chaude saison,

A promis son voyage par grand' dévotion.

Les enfants écoutaient avec une religieuse attention. Marianic poursuivit :

Ce fut par un lundi,  
Qu'la belle se mit en route,  
Elle n'était pas à mi-chemin  
Qu'elle s'est trouvée lassée ;

Lassée à cheminer,

Sur l'bord d'une fontaine se mit à s'reposer.

La fileuse commençait le troisième couplet :

Dans son chemin rencontre....

Quand une voix rude dit non loin d'elle :

« Ce qu'elle n'attendait pas, bien sûr. »

Marianic poussa un cri, et sans tourner la tête, répéta :

« Antoine, mon frère Antoine ! »

C'était en effet le colporteur.

Les enfants disparurent comme une volée d'oiseaux, et Marianic tremblante se prit à regarder son frère.

« Que tu es changé, Antoine ! mais, Jésus ! que tu es changé !... »

— Où est le père ?

— Dans la fosse voisine de celle de ta mère ; deux tombes où tu ne vas point prier. »

Le colporteur eut un regard sinistre.

On ne prie plus ! dit-il.

— Comment font les pauvres gens, alors ? demanda naïvement la fileuse. — Où Dieu manque, que reste-t-il ?

— Le bien des autres ! » répliqua Antoine.

Marianic ne comprit pas ; elle releva sa quenouille et tira un crucifix qu'elle approcha de ses lèvres pâles.

« Je viens de Paris, reprit le voyageur.

— De Paris ! si loin !

— A Paris j'ai vu le roi, la reine, le dauphin... ils affament le peuple !

— Qui donc a faim ? demanda Marianic ; quand on travaille, de quoi peut-on manquer ?

— Il y a des gens qui ne travaillent pas.

— Ils ne sont point nés pour cela, dit tranquillement Marianic.

— A Paris, c'est un tas de seigneurs et de belles dames, qui paradedans les carrosses... ici, c'est... la famille du comte de Kéroulas, les seigneurs de Guéméné, de Kéroux, de Léon et tant d'autres... il y a trop longtemps que ça dure....

— C'est la volonté de Dieu, Antoine !

— Les hommes n'ont pas dit leur mot.

— Antoine ! Antoine ! tu blasphèmes !

— Je ne veux plus travailler ni porter la balle ; je veux des châteaux et des terres... je veux....

Le champ est à toi... murmura la fileuse... aucun main mercenaire n'y a touché.

— Tu appelles cela cultiver ?

— Je ne sais point conduire la charrue, Antoine, reprit Marianic avec douceur ; quand le père a été trop vieux pour garder à ferme le bien de monsieur le comte, de ses minces épargnes il acheta le petit champ qu'il labourait la veille même de sa mort... quand tu quittas la maison, par dédain de la bêche et du hoyau, le pauvre homme se sentit découragé ; tu as manqué à la tâche

qu'on te destinait... mais la terre est là, toute reposée sous ses fleurs... cultive-la, elle donnera du froment. »

« Où sont les maîtres de Kéroulas, à cette heure ? demanda Antoine.

— La comtesse repose dans le caveau, sa statue de marbre est toute blanche, et l'image de son chien dort à ses pieds... le comte navigue sur un vaisseau du roi, et mademoiselle de Kéroulas grandit élevée par mademoiselle Gaude et l'abbé Colombar... »

« Sais-tu ce qu'on dit à Paris, Marianic !

— Je ne sais que mon chapelet, dit la fileuse, et c'est assez pour mon salut !

— On dit que les pauvres prendront la place des riches, que les fermiers vont devenir propriétaires... »

Et les propriétaires ?

Antoine leva la main à la hauteur de son cou.

Marianic ne comprit pas bien toute la portée de ce geste, et cependant il l'effraya.

« J'ai faim, dit Antoine. »

Marianic chercha dans son panier un morceau de pain noir et le tendit à son frère.

Celui-ci fit un geste de dégoût.

« Je ne le mendie pas, je le gagne, dit Marianic. »

Antoine se leva.

« Tu deviens chaque jour plus stupide ! dit-il en frappant du pied.

— Ne gronde pas ! ne te mets pas en colère, dit Marianic en s'agenouillant ; je suis pauvre d'esprit, et ne saurais rien que t'aimer, si tu voulais... Antoine ! Antoine ! je t'ai bercé si petit ! je t'ai tout donné, ma beauté, ma jeunesse... car j'ai été jeune et belle, et je n'ai point voulu de mari pour te soigner mieux... tu ne trouveras jamais une créature qui t'aime davantage... reste ici, et tout va changer... tout m'abandonne et je m'abandonne moi-même ; mais si j'avais quelqu'un à aimer, ce ne serait pas la même chose... Antoine ! si tu voulais, si tu pouvais m'aimer un peu... »

Si mauvais qu'il fût, Antoine se sentit l'âme remuée. Il releva la pauvre fille, l'attira à lui, et embrassa son front pâle et ridé.

Elle tressaillit de joie sous cette tardive caresse, et crut avoir reconquis l'âme de ce damné, mais après cette courte effusion, Antoine lui dit :

« Je vais repartir, Marianic !

— Et où vas-tu ? demanda-t-elle.

— De ci, de là... pendant un mois, je reviendrai souvent. »

Elle le laissa s'éloigner sur cette promesse ; et en effet, pendant plusieurs semaines il courut le pays et battit les grandes routes. Il ne portait plus de balle, mais l'argent ne lui manquait pas, et dans les auberges où il s'attablait il payait volontiers à boire.

Marianic ne le qu'estionna plus.

Elle devinait que son frère travaillait à quelque œuvre sombre ; quand il lui annonça qu'il retournerait à Paris, elle se contenta de demander :

« Quand reviendras-tu ?

— Ça dépendra... répondit-il. »

Une année se passa encore.

Terrible année ! de sinistres nouvelles se succédaient, nouvelles tellement incroyables qu'on refusait d'y donner créance. Il fallut se rendre à l'évidence pourtant. On apprit avec stupeur que le roi était arrêté, que sa famille était au Temple ; on entendit dire que l'on supprimait Dieu, que l'on voulait abattre les églises, qu'il n'y aurait plus de dimanche, et que les décades seraient réglées par le gouvernement. De Paris le flot de sang qui coulait descendit la Seine. Les massacres commencèrent dans la province. Beaucoup de gens riches effrayés prenaient passage pour l'Angleterre ; de Paris on fuyait à Coblenz.

Sur tous les points s'allumaient des incendies, le pillage s'organisait. On calomniait les vieilles républiques de Rome et de la Grèce en prétendant qu'on les copiait ; des vêtements ignobles, un drapeau teint dans le sang ; des chansons cyniques, ajoutaient à l'effroi causé, par l'annonce de nouveaux systèmes et le renversement de toutes les lois.

Ce fut au moment où le Ministère s'épouvantait de la révolution, que le frère de Marianic revint non pas à la Genetière, mais à Brest.